de charmants cafés, toujours très-fréquentés. Les autres promenades de Dresde sont : les jardins qui occupent l'emplacement des anciennes fortifications; le jardin des Princes, dans le faubourg de Pirna; l'Ostrealle; les allées de Jean, de Maximilien, de Frédéric; le Jardin du palais japonais et le Grand Jardin, beau parc de la rive gauche de l'Elbe, au milieu duquel s'élève un château royal bâti en 1679 sous l'électeur Jean-Georges III. Il servait autrefois de résidence royale. Sa forme est celle d'un H. On y a installé la collection des antiquités (v. ci-dessous). Malgré les ravages que les guerres de 1760 et de 1813 causèrent dans ce magnifique jardin, on y admire encore plusieux beaux vases de marbre de Corinthe, de jolis groupes de marbre, dont l'un, et ce n'est pas le moins bien exécuté, représente l'*Enlèvement de la Jeunesse par la Vieillesse*, de vastes bassins, les ruines d'un curieux théâtre en plein air, des bustes, des statues, etc.

La Friedrichsstadt et trois faubourgs entourent l'Altstadt. Ces trois faubourgs sont ceux de Pirna, de See et de Wilsdruffer. Dans le faubourg de Pirna (*Pirnaische Vorstadt*), qui s'étend de l'Elbe à la Bürgerwiese, se trouvent le Johanniskirche, le Johanniskirchhof, le Waisenhaus, la Waisenhauskirche, et le palais du prince Jean. Le faubourg de See, qui tire son nom d'un ancien lac aujourd'hui desséché, s'étend de la place Bürgerwiese à la place Wilsdruffer. Le faubourg de Wilsdruffer, habité par la population la moins aisée de Dresde, renferme l'hôpital Saint-Jacques, l'Annenkirche, le Materni-Hospital et un grand nombre d'institutions charitables. « La Friedrichsstadt, ou la ville de Frédéric, se trouve située, dit M. Joanne, derrière le chemin de fer de la Saxe et de la Bohême, entre le faubourg Wilsdruffer et l'Elbe. Le beau viaduc du chemin de fer domine le pont Frédéric, qui y conduit. Elle s'appelait autrefois Ostrame; on la nomma ensuite Ostra, puis Neustadt-Ostra, enfin, vers 1724, Friedrichsstadt. On y remarque : le buste du roi Antoine, le séminaire normal royal, l'institut des francs-maçons; l'église de la ville, bâtie de 1728 à 1730; la métairie royale Ostra; le cimetière de la ville, où Weber est enterré, et le nouvel hôpital de la ville, établi dans l'ancien palais Marcolini. » Entre la Friedrichsstadt et l'Elbe s'étend un espace couvert de prairies, de champs et d'allées de tilleuls, désigné sous le nom de Grosses Ostragehœge; le Kleines Ostragehœge est situé entre le chemin de fer et l'Altstadt.

Parmi les places de Dresde, nous signalerons : la place du Marché, dont le milieu est orné de la statue équestre de Frédéric-Auguste le Fort, par Wiedemann, et à laquelle vient aboutir la Haupt, d'où partent, en formant l'éventail, les principales rues de la Neustadt; la place de la Grewandhaus, que borde la halle aux draps; la place Wilsdruffer, d'où part l'Ostrealle, où l'on remarque le Logenhaus (palais des francs-maçons), bâti en 1838 dans le style byzantin, et dont l'entrée est gardée par deux sphinx sculptés par Rietschel, ainsi que les bustes qui en décorent le second étage; l'Orangerie et le palais du prince Maximilien; la place de l'Arsenal, où commença la terrible insurrection de 1849, etc.

—*Edifices publics.* Les monuments et les curiosités abondent dans la capitale du royaume de Saxe. Nous allons en donner une description aussi détaillée que le comporte notre plan. Commençons par les édifices religieux.

L'église catholique (*Hofkirche*), bâtie presque en face de l'Augustusbrücke ou pont de l'Elbe, et reliée au château royal par une arcade couverte, est surmontée d'une tour imposante de 90 mètres de hauteur. C'est un architecte italien qui l'éleva en 1751. L'attention est surtout attirée à l'intérieur par un beau tableau de Raphaël Mengs, l'*Ascension du Christ*, des fresques de Torelli, de Hutin et de Palko, la chaire et un magnifique buffet d'orgues exécuté par Silbermann-Hildebrandt. La musique de cette église jouit dans toute l'Allemagne d'une réputation méritée. Le caveau de la maison royale s'ouvre sous la sacristie.

Près du palais des princes s'élève l'église évangélique de la cour (*Sophienkirche*), beau spécimen du style de la première moitié du XIVe siècle. Ses principales curiosités sont l'orgue, œuvre très-remarquable de Silbermann, et de nombreux monuments funéraires, dont plusieurs sont finement sculptés.

Sur un des côtés de la place du Nouveau-Marché (*Neumarkt*), une des plus belles de Dresde, se voit la *Frauenkirche*, curieux édifice commencé en 1726, consacré en 1734 et achevé en 1745. En 1760, les bombes de Frédéric II en frappèrent la coupole voûtée, mais sans l'entamer. Du haut de son belvédère, qui domine la place du Nouveau-Marché de plus de 80 mètres, on découvre un délicieux point de vue sur la ville et ses environs pittoresques. L'orgue, qui fait honneur à Silbermann, a 6,000 tuyaux et 43 registres; il est d'une puissance extraordinaire et d'une sonorité parfaite. Au-dessous de l'église s'étendent des catacombes qui renferment 350 tombes murées.

L'église paroissiale de Dresde (*Kreutzkirche*), dont la consécration remonte à 1498, s'élève tout près de l'Altemart. En 1760, sa tour fut détruite par les boulets prussiens; une élégante tour moderne l'a remplacée. L'intérieur n'offre rien qui mérite d'être spécialement signalé à l'attention des visiteurs.

Les autres églises les plus remarquables de Dresde sont : la *Johanniskirche* et la *Waisenhauskirche*, dans le faubourg de Pirna; l'*Annenkirche*, dans le faubourg Wilsdruffer, et l'église de la Trinité, dans la belle rue de Haupt.

— *Edifices civils.* Le palais du roi (*Kœnig-Schloss*), vu du dehors, est d'une architecture peu remarquable. Il a été bâti à diverses époques; partiellement reconstruit en 1833 et en 1834, il a été menacé d'une nouvelle destruction lors des troubles civils de 1849. C'est au rez-de-chaussée de la cour principale que l'on voit la Voûte-Verte (*Grune-Gevœlbe*) où se trouvent de si riches collections. Du milieu de l'aile septentrionale s'élève le *Schlossthurm* (100 mètres), d'où l'on découvre un panorama admirable. Le palais royal répond peu extérieurement à l'idée grandiose que l'on se fait de la résidence d'un souverain; mais l'intérieur est orné avec beaucoup de luxe, et l'on y remarque de curieuses fresques, qui jouissent d'une réputation méritée. Les plus célèbres sont celles dont le peintre Bendemann a décoré la salle du trône. Ces peintures, que nous pourrions presque appeler philosophiques, parcourent tous les degrés et tous les incidents de la vie humaine en général. La *Vie humaine*, tel est bien en effet le sujet de cette vaste et originale composition, dont le sens nous semble avoir été parfaitement compris par un des rédacteurs de l'excellente publication qui s'intitule le *Magasin pittoresque*.

« L'ange gardien vient d'apporter sur la terre une forme humaine; l'enfant est dans les bras de la matrone, qui veille aux premiers soins qui doivent lui être donnés, tandis que la mère, les mains jointes, remercie silencieusement Dieu d'avoir accordé une sœur à son fils.

» Les enfants grandiront quelques années l'un près de l'autre; ils échangeront leurs premiers sourires et leurs premières paroles; ils s'initieront à la vie en partageant les plaisirs et les peines de leur âge, jusqu'au jour où l'austère génie des sociétés humaines viendra les prendre par une main et montrera à chacun une route différente.

» A toi d'abord, jeune homme, les sérieuses études et les rudes apprentissages! Appelé quelque jour à juger les autres hommes, à prendre part aux affaires de la patrie, à porter le poids des responsabilités publiques et privées, il faut que ton esprit s'éclaire. Va donc recevoir les leçons d'un maître instruit par le travail et l'intelligence, écoute avec docilité, médite avec persévérance; ne cherche ni à inventer la vie, ni à recommencer le monde. Accepte ce qu'enseigne la sagesse des autres.

» Mais, en même temps que tu fortifies ton intelligence par l'étude, fortifie ton corps par l'exercice et ton âme par le courage; que le coursier de guerre t'obéisse; que le fer ne tremble pas dans ta main.

» Tandis que tu te prépares ainsi à prendre ta place parmi tes semblables, l'enfant qui courait naguère avec toi dans les blés, qui te tressait des couronnes, reçoit aussi les leçons de ses aînées.

» La vois-tu dans la prairie, occupée à arroser la toile qui blanchit; puis, sous les arbres qui ombragent le seuil, filant la laine ou portant au moissonneur le repas qu'elle-même a préparé?

» Mais voici la jeune fille qui, pensive, effeuille une fleur de myosotis. Derrière elle passe le jeune homme dont lui parle souvent sa mère; il se retourne plusieurs fois pour la voir. Déjà les instruments retentissent, et les deux amoureux, réunis sur le même siége et sous la couronne nuptiale, commencent la vie que les pères finissent. »

Tel est le sujet de quelques-unes des peintures de la salle du trône. On y voit aussi des fresques représentant les quatre ordres qui ont joué un rôle si important dans l'histoire d'Allemagne : l'*Ordre des paysans*, l'*Ordre des citoyens*, l'*Ordre de la noblesse* et l'*Ordre ecclésiastique*.

Le théâtre (1838-1841), qui a été récemment détruit par un incendie, était une des plus belles salles de spectacle de l'Europe. On remarquait à l'extérieur : les statues de Gœthe, de Schiller, de Glück, de Mozart, de Molière, d'Aristophane, de Shakspeare et de Sophocle; une composition allégorique représentant la puissance de la musique; une autre reproduisant une scène des Euménides d'Eschyle. 1,700 à 1,800 spectateurs pouvaient trouver place dans l'intérieur.

Près du théâtre s'élève le Zwinger, édifice grandiose dans lequel ont été installées la plupart des collections artistiques de Dresde. « Le Zwinger, dit M. Joanne, fut commencé par le roi Auguste II, en 1711. Dans l'intention de son fondateur, il ne devait être que le vestibule ou la cour d'entrée d'un palais dont la construction n'a jamais été entreprise. Il se compose d'une simple galerie oblongue couverte en terrasse, avec quatre grands pavillons aux quatre angles et deux pavillons plus petits au milieu des deux petits côtés. Le pavillon du S.-E. était le vestibule de la salle de l'Opéra, bâtie en 1718 et incendiée pendant l'insurrection de mai 1849, avec une grande partie du Zwinger. Quatre jets d'eau jaillissent dans la cour, où l'on a érigé, en 1843, une statue de bronze à Frédéric-Auguste le Juste. L'architecture de ce bizarre édifice est d'un goût équivoque. La partie du Zwinger qui a échappé aux flammes renferme les musées et les collections artistiques de Dresde. L'aile du Zwinger appelée le *Museumsgebœude* a été commencée en 1847, sur les plans du professeur Semper. Elle a 135 mètres environ de longueur, 30 mètres de largeur et 25 mètres de hauteur sans la coupole. »

Le palais des Princes (*Prinzen-Palais*), qui s'élève à côté du palais royal, a été bâti en 1815. Il renferme une collection de musique ancienne, très-curieuse à étudier au point de vue de l'histoire de l'art.

Sur le côté gauche de la Wilsdrufferplatz, une des plus belles places de Dresde, a été bâti, en 1831, l'hôtel des Postes, devant lequel se dresse le *Gutschmidtsche Brunnen* ou colonne du Choléra, monument élevé pour rappeler que le choléra épargna Dresde, lors de sa première invasion en Europe. M. Gutschmidt a fait bâtir cet obélisque à ses frais.

Le palais de Bruhl, construit en 1737 par le favori d'Auguste III, a coûté des sommes fabuleuses. Les statues de la *Science* et de la *Vigilance*, par le célèbre sculpteur Mattielli, en décorent la porte principale. Il a été successivement habité par Frédéric II, les généraux Régnier et Davout, l'empereur Alexandre, le vice-roi de Naples et le prince russe Reppin.

L'un des plus beaux palais de Dresde est sans contredit le palais japonais, rebâti de 1715 à 1730 par Auguste le Fort, et entouré de délicieux jardins. Il renferme la galerie des antiques, la bibliothèque et la collection de porcelaines et de terres cuites.

Signalons en outre : le Doublettensaal, qui a une façade de 85 mètres, et sert à des expositions de tableaux; le bastion de Vénus, d'où l'on jouit d'une vue délicieuse; le palais où Weber composa le *Freyschütz;* le palais bâti par le baron Stockhausen; la synagogue, construite dans le style oriental par le professeur Semper; le monument élevé à la mémoire de l'électeur Maurice, qui fut tué à Sievershausen en 1553; le Kœnigswache ou Hauptwache (corps de garde), bâti en 1831, d'après le plan de Schinkel; l'Alstædter Rathhaus, sur la place du Vieux-Marché (1741-1745); l'arsenal; le palais de Courlande (1728), où siégent l'Académie de médecine et l'Académie de chirurgie; le Landhaus, qui contient divers établissements publics et où se réunissent les Chambres saxonnes; le Logenhaus (hôtel des francs-maçons); le palais Marcolini, qui était jadis décoré avec un luxe extraordinaire et dont la ville a fait l'acquisition au prix de 100,000 thalers, pour y installer un hôpital; le Narrenhaus, maison curieuse qui doit, dit-on, son nom à un fou de la cour; le Blockhaus, où est établie la chancellerie du ministère de la guerre; l'hôtel de ville (1758); les casernes; l'hôpital militaire; l'école militaire royale; la maison de détention; les magasins militaires; le Collegienhaus, qui contient le ministère de la justice, la haute cour d'appel et la cour d'appel; le cimetière catholique, où reposent les restes de Weber, de Frédéric Schlegel et de G. de Kugelgen; le Neustædterkirchhof, autre cimetière, où l'on remarque une *Danse des morts*, curieuse procession de 27 figures formant divers groupes conduits par la mort, etc.

— *Musées, bibliothèques, collections particulières.* La célèbre galerie de tableaux de Dresde (*Gemælde-Galerie*), d'abord installée dans un édifice peu monumental qui s'élève sur le Neumarkt, et transportée récemment dans un palais construit pour elle, était, avant la fondation des musées du Vatican à Rome, *degli Studi* à Naples, de l'Académie des beaux-arts à Venise, du Roi à Madrid, de Munich, de Berlin, de Londres, la seule collection publique qui pût rivaliser avec le musée du Louvre. Pourtant la date de sa fondation n'est pas très-ancienne. Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, commença de la former vers la fin du siècle dernier en achetant la collection des ducs de Modène, fonds primitif qui fut considérablement augmenté par des acquisitions en Italie et dans les Flandres. Aujourd'hui la galerie de Dresde contient, suivant M. Adolphe Joanne, 1882 tableaux, 177 pastels, en tout 2,059 cadres. Nous devons nous borner ici à signaler les tableaux les plus remarquables de chaque école, en suivant l'ordre des numéros du catalogue.

— *Ecole italienne :* la *Vierge et l'enfant Jésus embrassant le petit saint Jean*, par Luca Longhi; le *Corps de Jésus-Christ sur le bord du tombeau*, par Giuseppe Porta (Salviati); *Didon et Enée sous un arbre*, par Ciro Ferri; une *Auberge sur la route de Padoue à Venise*, par Canaletto; *Vue du canal de Venise*, par Antonio Canale; l'*Assomption de la Vierge*, le *Christ en croix*, par Sano di Pietro; l'*Adoration des mages*, la *Vierge avec l'enfant Jésus et le petit saint Jean*, le *Baptême du Christ*, par Francia (Francesco Raibolini); la *Vierge mettant l'enfant Jésus dans les bras de sainte Cécile*, la *Vierge et un ange à genoux devant Jésus endormi*, *Apparition de la Vierge à saint Bruno, à saint Pierre et à saint Georges*, par Benvenuto Garofalo; *Saint Ambroise, saint Grégoire, saint Augustin et saint Jérôme méditant sur l'immaculée conception de Marie* (chef-d'œuvre du maître), par Dosso Dossi; le *Corps du Sauveur sur les genoux de la Vierge*, par Francesco Squarcione; la *Présentation de la Vierge au temple*, ouvrage charmant, au dire des critiques les plus experts, par Cima da Conegliano; la *Vierge, l'enfant Jésus, avec des saints et des saintes*, par Vincenzo Catena; *il Christo della moneta* (le Christ à la monnaie), œuvre dont la couleur est magnifique et le fini prodigieux; *Saint Jean et la Vierge tenant l'enfant Jésus*, par Titien (Vicelli); *Portrait du peintre Pietro Aresini*, l'*Amour couronné de fleurs*, *Portrait de sa fille Lavinia*, l'*Amour présentant un miroir à Vénus couchée sur un lit*, par Titien; le *Salut de Jacob* (ouvrage admirable), un *Homme embrassant une femme*, par Giorgio Barbarelli; l'*Enfant Jésus sur les genoux de la Vierge caresse le petit saint Jean*, *Ses trois filles*, *Vénus couchée sur une draperie blanche*, par Palma; *Portrait de Cornara, dernière reine de Chypre*, par Pordenone; *Apollon avec sa lyre entre Marsyas et Midas*, la *Vierge adorant l'enfant Jésus*, *Diane à la chasse*, par Pâris Bordone; les *Muses et les Grâces réunies sur le mont Parnasse sous la présidence d'Apollon*, par Tintoret; un *Ange et saint Joseph tenant le corps du Sauveur*, la *Vierge avec l'enfant Jésus qui embrasse le petit saint Jean*, par Andrea Schiavone; *Cléopâtre*, par Padovanino; tableau allégorique représentant la *Reine de Chypre Cornara remettant la couronne de Chypre à la république de Venise* (exécution éclatante), par Carletto Cagliari; l'*Adoration des bergers*, par Bassano; le *Calvaire*, le *Centenier de Capharnaüm prie Jésus de guérir son serviteur*, *Moïse sauvé des eaux*, l'*Adoration des mages*, *Jésus et les pèlerins d'Emmaüs*, le *Bon samaritain*, *Europe enlevée par le taureau*, par Véronèse; *Vénus tenant le corps d'Adonis sur ses genoux*, le *Retour de l'Enfant prodigue*, le *Martyre de sainte Agnès*, *David tenant la tête de Goliath*, par Domenico Feti; *Vierge glorieuse avec l'enfant Jésus, à côté d'elle saint Jean-Baptiste et saint Jérôme;* la *Foi, l'Espérance et la Charité conduisent la famille Concinno devant le trône de la Vierge* (magnifique réunion de portraits), par Paolo Farinati; *Apollon punissant Marsyas*, œuvre très-énergique de Giovanni-Battista Langetti; *Martyre de saint Pierre et de saint Paul*, par Nicolo dell' Abbate; *Saint Roch bénissant les pestiférés*, par Procaccini; le *Génie de la gloire et saint Roch distribuant des aumônes*, par Annibal Carrache; *Soldats jouant aux cartes*, *Sainte Vierge avec l'enfant Jésus*, *Assomption*, par Caravage; *Vénus reposant sur les genoux de Vulcain*, par François Albane; *Sainte famille*, le *Christ*, par Guerchin; *Vénus*, *Ninus et Sémiramis*, par Guido Reni; *Amours dansant autour de la statue de l'Amour*, *Diane et ses nymphes auprès d'une fontaine*, *Galatée entourée d'Amours et assise sur une coquille traînée par des dauphins*, par l'Albane; la *Naissance d'Adonis*, l'*Amour se jette sur le corps d'Adonis*, l'*Evangéliste saint Matthieu*, l'*Evangéliste saint Marc*, l'*Evangéliste saint Luc* et l'*Evangéliste saint Jean*, *Loth et ses deux filles*, par Guerchin; *Joseph fuyant la femme de Putiphar* (ouvrage très-distingué, dit M. L. Viardot), par Carlo Cignani; *Saint Jérôme tenant une tête de mort à la main*, *Sainte Marie Egyptienne* (tableau d'une très-grande valeur), par Ribera; *Persée combat Phinée et ses compagnons*, *Rachel et Jacob à la fontaine*, par Luca Giordano; la *Vierge de Saint-Sixte* (admirable), nommée communément aujourd'hui *Vierge de Dresde*, par Raphaël; la *Vierge au bassin*, par Jules Romain; une *Sainte famille*, par Vincenzio da San-Gemignano; la *Vierge et l'enfant Jésus sur des nuages* (très-beau), par Bagnacavallo; l'*Enfant Jésus dormant sur les genoux de sa mère*, par Sassoferrato; *Portrait d'un homme âgé*, par Léonard de Vinci; *Mariage de sainte Catherine avec l'enfant Jésus*, *Sacrifice d'Abraham*, par Andrea del Sarto; *Vierge glorieuse bénissant saint François* (la couleur et le fini du travail sont aussi admirables que le style), *Saint Sébastien*, *Sainte Madeleine repentante*, la *Nativité* (tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrége*), par Corrége (la galerie est fière à bon droit de ces quatre chefs-d'œuvre); *Saint Sébastien et saint François*, *Vierge glorieuse*, *Madone*, par Parmegiano (le Parmesan), etc.

— *Ecole française: Portrait d'homme*, par Nicolas de Largillière; l'*Empereur Napoléon*, par François Gérard; *Exécution militaire*, par Jacques Callot; l'*Adoration des mages*, l'*Exposition de Moïse sur le Nil*, l'*Empire de Flore*, *Narcisse se mirant dans une fontaine*, *Vénus endormie et l'Amour*, par Nicolas Poussin; un *Vieillard aveugle jouant de la viole près d'un jeune garçon qui chante*, par Valentin; le *Repos en Egypte*, *Acis et Galatée*, par Claude Lorrain; *Hommes et femmes assis sur un tertre*, par Antoine Watteau.

—*Ecole hollandaise et école allemande : Diane et ses nymphes se reposant après une chasse*, des *Baigneuses*, les *Muses sur le Parnasse*, par Corneille Poelenburg; paysage connu sous le nom de *Cimetière;* autre paysage connu sous le nom de *Cloître*, *Vue du vieux château de Bentheim*, une *Forêt*, un *Paysage avec une cascade*, paysage connu sous le nom de la *Chasse*, par Jacques Ruysdaël; *Animaux et fruits*, par Jean David de Heem; une *Chasse dans une forêt de hêtres*, *Bœufs gras gravissant une colline*, *Bestiaux au pâturage*, par Paul Potter; un *Soldat assis à une table écrit un ordre qu'un trompette paraît attendre*, une *Jeune dame se lavant les mains dans une aiguière que tient une servante*, par Gérard Terburg; *Portrait d'homme*, par Jean Leduc; *Bouquet de fleurs*, *Paysage*, *Bouquet de fleurs dans un vase rouge*, par Jean van Huysum; le *Jugement de Pâris*, *Sainte Madeleine au désert*, *Diogène cherchant un homme*, *Abraham et Agar*, un *Homme et une femme jouant aux échecs*, une *Bergerie*, par Adrien van der Werff; une *Couronne de fleurs et de fruits*, par Abraham Mignon; une *Cuisinière marchandant du poisson*, par Henri Martens Zorg; *Paysans jouant aux cartes dans une auberge*, par David Téniers (le fils); *Paysans hollandais jouant aux cartes dans un corps de garde*, *Paysages*, un *Chimiste dans un laboratoire*, la *Tentation de saint Antoine*, *Paysans hollandais buvant et dansant dans une auberge*, par David Téniers; *Paysage*, par Lucas van Uden; une *Kermesse*, par Tilborg; un *Charlatan*, par Jean Griffier; *Jeune fille tenant une chandelle et une souricière*, par G. Dow; *Buveurs*, une *Jeune fille tenant avec des pincettes une souris, qu'elle jette par la fenêtre*, par Pierre van der Werff; *Vue d'un cloître avec une église gothique*, *Vue d'un cloître*, par Jean van der Heyden; *Intérieur d'une église*, *Intérieur d'une petite église gothique*, par Steenwyck; *Vue de l'hôtel de ville d'Amsterdam*, par Gérard Berkheyden; un *Berger assis*, par Jean Miel; *Joseph d'Arimathie*, la *Vierge*, *Jean et Marie-Madeleine viennent pour embaumer le corps de Jésus-Christ et ne trouvent plus que le linceul*, *Ariane entourée de faunes et de bacchantes*, *Présentation au temple*, *Mise en action du proverbe :* « Comme chantera le vieux coq chantera le poulet, » par J. Jordaens; *Adoration des bergers*, par Floris; une *Servante trait une chèvre devant une chaumière*, par Karel Dujardin; un *Homme et une femme endormis devant une cabane au soleil couchant*, *Paysage*, un *Négociant assis devant une maison donne audience à un More*, *Bestiaux paissant dans une vallée*, par Albert Cuyp; *Nature morte*, par Jean-David de Heem; *Saint Jérôme à genoux devant un crucifix*, *Bethsabée assise près d'une fontaine et recevant une lettre que lui apporte un nègre*, *Hercule ivre soutenu par un faune et des bacchantes*, *Portrait d'une femme âgée*, *Saint Roch apparaît aux pestiférés*, *Portrait d'un vieillard et de la dernière femme du peintre*, le *Jugement dernier*, *Neptune ordonne aux vents de se calmer*, le *Jugement de Pâris*, tableau connu sous le nom de l'*Amour puni*, par P.-P. Rubens; *Portrait du peintre David Ryckhaert*, *Portrait du peintre Engelbrecht*, *Portrait de Thomas Park*, *Portrait du frère de Rubens*, par Van Dyck; *Voyage de Louis XIV à Fontainebleau*, *Louis XIV et Marie-Thérèse entrant à Arras*, par Van der Meulen; *Silène ivre*, *Henriette de France, épouse de Charles Ier*, par Antoine Van Dyck; triptyque admirable peint par Van Eyck et représentant la *Vierge, Jésus, sainte Catherine et l'ange Michel; Adoration des mages*, par Lucas de Leyde; un *Changeur*, par Quintin Messys; *Martin Luther*, *Philippe Mélanchthon*, *Christine Elienau*, *Jésus-Christ bénissant les enfants*, la *Femme adultère*, *Dalila coupant les cheveux de Samson*, *Hercule combattant Antée*, par Lucas Cranach l'aîné; *Jésus portant sa croix*, *Portrait d'homme*, un *Lapin*, par Albert Dürer; *Portrait de femme*, *Portrait d'homme*, *Portrait de deux hommes, le père et le fils*, magnifique tableau connu sous le nom de la *Vierge*, par Holbein; *Saint Matthieu*, *Saint Jean*, *Saint Marc*, *Saint Luc*, *Saint Jérôme*, *Saint Paul*, *Saint Ambroise*, par Charles Secreta; *Cadmus vainqueur du dragon qui a tué ses compagnons*, *Amilcar faisant jurer à Annibal une haine éternelle aux Romains*, *Animaux*, par Schænfeld; *Portraits d'une femme âgée et d'un vieillard*, *Jésus guérissant les malades*, par Dietrich; un *Ange apparaît à Joseph endormi*, par Raphaël Mengs; *Saint Jérôme*, *Portrait de femme*, *Portrait d'homme*, par Denner; une *Jeune fille assise devant une table écoute une femme âgée qui lui parle*, *Vieille femme plantant un œillet dans un pot*, *Vieillard tenant une cruche et une pipe*, *Vieux savant taillant une plume*, par François Miéris; *Vieille femme assise à une table sur laquelle sont posés un livre et des lunettes*, *Jeune fille arrosant une plante*, *Jeune homme tenant une chandelle à la main devant une jeune fille endormie*, l'*Arracheur de dents*, *Vieux maître d'école taillant une plume*, *Jeune fille assise à une table*, *Vieille femme dévidant son fil à la lueur d'une lampe*, *Ermite*, *Jeune fille près d'une fenêtre tenant une chandelle à la main pour cueillir une grappe de raisin*, par Gérard Dow; *Servante coiffant sa maîtresse qui tient un chien sur ses genoux*, une *Dame au clavecin et un homme qui chante*, *Portrait de Mme de Montespan*, *Médecin tâtant le pouls à une jeune femme*, par Gaspard Netscher; *Adrien van Ostade travaillant dans son atelier*, *Intérieur d'une auberge hollandaise*, par Adrien van Ostade; *Vieille femme marchandant une poule*, *Vieux marchandant un coq*, *Cuisinière marchandant un lièvre*, par Gabriel Metzu; *Jésus prêchant sur la montagne*, par Pierre Breughel; cinq *Portraits*, l'*Enlèvement de Ganymède*, le *Sacrifice de Manué et de sa femme*, par Rembrandt; l'*Echelle de Jacob*, *Joseph présentant Jacob à Pharaon*, par Ferdinand Bol; *Retour des nymphes de la chasse*, *Satyre pressant des raisins dans une coupe*, par Rubens.

— *Ecole espagnole :* Gaspardo de Guzman, comte d'Olivarez, *Portrait d'homme*, par Velasquez; *Madone*, par Murillo; *Ecce homo*, par Moralis; *Saint Antoine de Padoue*, par Ribera.

Le *Grüne-Gevœlbe* (voûte verte) est une suite de huit salles au rez-de-chaussée du palais royal, « renfermant, dit M. Joanne, une riche et curieuse collection de près de 3,000 objets plus ou moins précieux (on les estime à plus de 3 millions de thalers), soit par leur valeur intrinsèque, soit par leur valeur artistique, soit enfin par la bizarrerie de leur travail, disposés dans des armoires, sur des étagères de cristal, sur des tables et des consoles, et généralement plus curieux que beaux. Nous signalerons : un *Crucifix* de Jean de Bologne; une *Scène de bataille*, par Albert Dürer; une nombreuse collection de beaux vases; un groupe admirable de 92 figures représentant la *Chute de Lucifer et des mauvais anges;* deux têtes de cheval en relief, par Michel-Ange; une charmante coupe, par Schulz; des mosaïques florentines; plusieurs peintures sur émail; les fonts baptismaux de la famille royale de Saxe; une grande quantité de figures d'ivoire et de bois artistement travaillées; une belle collection de vases taillés dans du cristal de roche; un magnifique ouvrage (138 figures d'or pur émaillé) de Dinglinger, appelé la *Cour du Grand Mogol;* des émeraudes péruviennes; les insignes de la royauté saxonne; des saphirs, des émeraudes, des rubis, des perles, des brillants et des diamants d'un grand prix, etc.

Le musée historique, une des plus riches et des plus intéressantes collections de ce genre qui existent en Europe, renferme, entre mille curiosités : des portraits de princes saxons (quelques-uns sont de Lucas Cranach); divers objets ayant appartenu à Luther, notamment son épée; de curieuses armures et armes de guerre; une collection d'armes à feu depuis leur invention; des selles et des costumes d'apparat; des vêtements ou des objets divers ayant appartenu à des souverains illustres, etc. Le musée d'histoire naturelle possède une collection importante de minéraux et de fossiles. La collection des estampes compte plus de 250,000 gravures, depuis la première découverte de la gravure jusqu'à nos jours. La collection de Canaletto se compose d'environ 50 paysages, dont quelques-uns ont une grande valeur, et de beaux tapis de laine d'après des cartons de Raphaël. La collection de porcelaines, qui occupe l'étage inférieur du palais japonais, comprend plus de 60,000 pièces, rangées dans 18 salles par ordre chronologique. La galerie des antiques mérite la visite des étrangers. Le musée des antiquités se compose de curiosités ecclésiastiques du moyen âge (autels, sculptures sur bois, bas-reliefs, mitres, sceaux, etc.). Quant à la bibliothèque, elle renferme environ 300,000 volumes, 2,000 incunables, 2,800 manuscrits et une très-grande collection de cartes. « Parmi ses principales curiosités, on doit mentionner, écrit M. Joanne : un manuscrit grec interligné de latin, qui date du Xe siècle; le *Traité* d'Albert Dürer sur les proportions du corps, écrit de sa propre main (1528) et orné de dessins; 3 volumes représentant les tournois tenus dans Dresde, depuis 1487 jusqu'à 1564; 1 volume renfermant les portraits en miniature des hommes célèbres et des savants du XVe et du XVIe siècle, attribués à Cranach le jeune; plusieurs volumes de lettres autographes, parmi lesquelles on en remarque quelques-unes de Luther, de Mélanchthon, de Sixte V, de Grotius, etc.; un *Koran* octogone qui a appartenu au sultan Bajazet; un manuscrit mexicain avec des hiéroglyphes peints d'une manière tout à fait curieuse; les *Evangiles*, écrits dans le XIIe siècle et ornés de vignettes; une collection de *Fables* en arabe, avec des miniatures; l'*Atlas royal*, 19 volumes in-folio de portraits de tous les princes et princesses qui vivaient dans le XVIIe siècle, coloriés soigneusement, avec les cartes des divers pays et les plans des principales villes, par Frédéric-Auguste II (ouvrage qu'on dit avoir coûté 20,000 thalers); l'ouvrage du roi René d'Anjou sur les tournois, avec dessins, etc.; Valturius, *De re militari*, manuscrit sur parchemin, du XVe siècle; Petrarca, *De remediis utriusque fortunæ*, manuscrit sur parchemin du XVe siècle, avec des dessins; des bréviaires ornés de miniatures, entre autres celui de Marie de Bourgogne, la première femme de l'empereur Maximilien Ier; le *Hœllenzwang* (livre de conjuration), de Faust, manuscrit du XVIIIe siècle, avec de nombreux dessins, etc. »

Dresde (BATAILLE DE). Après les désastreux résultats de la campagne de Russie, les coalisés, obéissant à leur haine et à leur désir de vengeance, se réunirent en masse en Allemagne, pour se jeter sur la France et l'étouffer dans un effort désespéré. Mais l'heure des grandes expiations n'avait pas encore sonné pour nous, et les journées de Lutzen et de Bautzen apprirent aux alliés que, si le lion était blessé, il n'était néanmoins pas prudent de venir le braver de si près. A la suite de ces deux batailles, qui relevaient l'éclat de nos armes, les ennemis crurent devoir entamer des négociations avec Napoléon, soit dans une intention sincère d'arriver à une prompte paix, soit pour gagner du temps. Le 4 juin 1813, on signa à Pleiswitz un armistice qui suspendait les hostilités pendant quarante jours. Napoléon se rendit alors à Dresde, où il reçut la visite de M. de Bubna, qui venait lui notifier l'acceptation de la médiation autrichienne par les alliés, et lui annoncer la prochaine arrivée de M. de Metternich à Dresde pour continuer les négociations. La conduite de l'Autriche en ces graves circonstances fut-elle sincère et loyale, ou ne fut-elle que l'habile développement d'une trahison perfidement calculée? Malgré les assertions de M. Thiers, trop souvent partial pour Metternich, on a peine à croire aux sentiments bienveillants, pour Napoléon, d'une puissance dont il avait si souvent froissé la fierté et les intérêts. Et cependant le vainqueur d'Austerlitz était encore si redoutable, qu'il ne nous paraît nullement invraisemblable, comme l'affirme l'illustre historien du *Consulat et l'Empire*, que les puissances alliées aient fait à Napoléon les propositions les plus brillantes, propositions qu'il repoussa avec l'obstination aveugle d'un orgueil cruellement humilié. Il eut avec Metternich un entretien orageux et qui est resté célèbre, où il blessa profondément le diplomate autrichien comme homme et comme patriote allemand. L'audience fut longue et préoccupa beaucoup les habitués de l'antichambre impériale. Lorsque Metternich sortit, il vit l'anxiété peinte sur tous les visages, et le major général Berthier, avide de savoir quelque chose de ce qui s'était passé, lui ayant demandé s'il était content de l'empereur. « Oui, répondit le ministre autrichien, j'en suis content, car il a éclairé ma conscience, et, je vous le jure, votre maître a perdu la raison. » Il est juste d'ajouter que les détails de cette entrevue sont restés entièrement secrets, et que M. Thiers reconnaît lui-même qu'il n'a ici pour renseignements et pour autorité que le propre récit de Metternich. Quoi qu'il en soit, l'armistice fut prolongé jusqu'au 10 août, intervalle pendant lequel les plénipotentiaires devaient se réunir à Prague pour traiter de la paix générale. Des conférences eurent lieu en effet; mais de part et d'autre on apporta tant de mauvaise volonté, on fit surgir tant d'obstacles, qu'elles demeurèrent stériles. Cependant Metternich n'avait pas caché à Napoléon une éventualité menaçante; c'est que, passé le 10 août, à minuit, l'Autriche se croirait affranchie de tous ses engagements envers lui, et, de médiatrice, deviendrait une ennemie implacable, toute dévouée aux intérêts de la coalition. Le 11 août, en effet, Metternich signa l'adhésion de l'Autriche à l'alliance des puissances ennemies, et le congrès de Prague se trouva dissous. Les forces de la coalition étaient formidables, et la lutte menaçait d'être terrible; car tous ces hommes, Prussiens, Russes, Autrichiens, se battaient pour sauver non plus l'amour-propre de leurs souverains, mais leur patrie, sur laquelle une ambition redoutable restait continuellement suspendue comme une gigantesque épée de Damoclès; ce n'était plus la discipline militaire seulement qui les poussait en avant, c'était un patriotisme exalté, fanatique, qui les soulevait contre l'oppresseur de l'Europe. 120,000 Autrichiens se trouvaient en Bohême, tout prêts à franchir les défilés qui les séparaient de la Saxe. Environ 70,000 Russes sous Barclay de Tolly, et 60,000 Prussiens, sous le général Kleist, allaient se joindre aux Autrichiens pour former tous ensemble ce qu'on appelait l'armée de Bohême. Le commandement supérieur en avait été confié au prince Schwarzemberg, et elle avait pour mission de tourner la position de Dresde. Venait ensuite l'armée de Silésie avec l'impétueux Blücher pour général en chef. Elle se composait des corps russes des généraux Langeron et Saint-Priest, comptant ensemble 40,000 hommes; du corps prussien commandé par le général d'York et fort de 38,000 hommes, et d'un autre corps russe, celui du général Sacken, comprenant de 17 à 18,000 hommes. Enfin une troisième armée, celle du Nord, était réunie autour de Berlin, et se composait d'environ 150,000 hommes de toutes nations : Russes, Prussiens, Autrichiens, Allemands, Suédois, Anglais, etc. Elle était commandée par Bernadotte, alors prince royal de Suède. C'était donc une masse formidable de 500,000 hommes, traînant 1,500 bouches à feu, qu'allait combattre Napoléon, qui disposait à peine de 280,000 combattants. Avec sa profonde sagacité, il eut bientôt deviné qu'il allait avoir trois armées sur les bras : une à droite en Bohême, une de front en Silésie, et une à gauche du côté de Berlin.

Dans la journée du 15 août, Napoléon partit de Dresde et marcha sur Bautzen, puis sur Gorlitz, où il fut rejoint par M. de Caulaincourt, à qui Metternich avait remis l'ultimatum des puissances alliées au nom des empereurs François et Alexandre. Après avoir atteint Zittau, il s'enfonça dans les gorges jusqu'au delà de Gabel. Ne voyant alors devant lui qu'une division de la cavalerie légère autrichienne, il jugea qu'il aurait le temps, avant d'être prévenu à Dresde, de courir en Silésie à la rencontre de Blücher et de le mettre hors de combat pour quelque temps. Arrivé le 21 à Lœwenberg, en face de l'ennemi, il fit aussitôt jeter des ponts sur le Bober et lança ses troupes en avant. A la manière précise, résolue, dont s'exécutèrent ces mouvements, Blücher devina la présence de Napoléon; il ne chercha plus à disputer le terrain, et, après avoir cherché à se concentrer derrière la petite rivière de Huynau, il dut se réfugier derrière la Katzbach. Poursuivi avec vigueur et battu de nouveau à Goldberg, il se retira en toute hâte dans cette ville pour y réunir ses différents corps d'armée. L'empereur reçut alors du maréchal Saint-Cyr l'avis que le camp de Pirna, près de Dresde, où était établi le gros de l'armée française, était assailli par des masses nombreuses, et qu'évidemment on allait avoir affaire avec la grande armée coalisée. Napoléon, qui avait fait entrer cette éventualité en première ligne dans ses calculs, revint en toute hâte sur la capitale de la Saxe, où il rentra dans la matinée du 26. Le prince Schwarzemberg campait depuis la veille devant cette ville, avec 200,000 hommes; mais il remit l'attaque au jour suivant, pour attendre le général Klenau, qui lui amenait les nouvelles levées autrichiennes. Ce retard eut lieu malgré les conseils de Moreau, nouvellement arrivé au quartier général des alliés, qui connaissait le prix du temps et qui appréciait surtout l'absence de Napoléon. Sur ce triste champ de bataille, le vainqueur de Hohenlinden allait trouver la mort des transfuges, après de si éclatants services rendus à son pays. Revenu d'Amérique au bruit des revers essuyés par Napoléon en Russie, et sachant que près de 100,000 prisonniers français, au pouvoir d'Alexandre, étaient exaspérés contre l'auteur de l'expédition de Moscou, il avait espéré en faire armer 40 ou 50,000 et les faire transporter en Picardie au moyen de la marine anglaise, pour marcher de là sur Paris, renverser le gouvernement impérial et rétablir peut-être la République. L'empereur Alexandre avait accueilli avec infiniment d'égards cet illustre proscrit, avait flatté ses sentiments, et, tout en repoussant comme impraticable le projet d'armer les prisonniers français, l'avait amené insensiblement, non à la déplorable résolution de servir contre la France, mais à prêter les conseils de son expérience à ceux qui la combattaient. Moreau ne se trouvait donc, pour ainsi dire, dans le camp des coalisés, qu'à titre d'ami privé d'Alexandre.

Dès que Napoléon avait été fixé sur le projet des alliés, il avait expédié à tous les corps en marche l'ordre de le rejoindre à Dresde. Ils y arrivèrent en même temps que lui, et il leur donna aussitôt ses ordres de direction. Les coalisés s'étaient rangés sur les hauteurs qui enveloppent la ville et forment autour d'elle une sorte d'amphithéâtre. Ils avaient le dos tourné à la France et nous à l'Allemagne; notre ligne de défense, s'adossant à la vieille ville (on sait que Dresde est coupée en deux par l'Elbe), formait un demi-cercle dont les deux extrémités s'appuyaient à l'Elbe, la gauche au faubourg de Pirna, la droite au faubourg de Friedrichsstadt. En voyant les habiles dispositions prises par Napoléon, les alliés songèrent à retarder leur attaque contre Dresde; mais il n'était plus temps de contremander l'ordre de marche des colonnes, qui marchaient toutes sur la ville, et bientôt l'action se trouva engagée; il était environ trois heures de l'après-midi. Le corps de Wittgenstein, qui formait la droite des alliés, s'avança contre notre gauche entre un gros ruisseau canalisé, appelé le Land-Graben, et un vaste jardin public, le Gross-Garten, où s'était établi le maréchal Gouvion Saint-Cyr. Les Russes s'avancèrent avec peine, mais parvinrent néanmoins à franchir le Land-Graben, tandis que les Prussiens pénétraient dans le Gross-Garten. Ils étaient 25,000, contre une simple division de 6 à 7,000 hommes, qui rétrograda peu à peu et se replia dans le faubourg de Pirna, se reliant à la 4e division de Saint-Cyr, chargée de protéger le reste de l'enceinte. Il était environ cinq heures du soir; l'ennemi s'était fort approché des redoutes, mais il n'était parvenu à en enlever aucune. Napoléon, jugeant alors que le moment de l'offensive était arrivé pour lui, ordonne d'assaillir les deux flancs de l'ennemi et porte tout sur les deux ailes. L'honneur de l'initiative est réservé à la jeune garde, dont les colonnes, commandées par les maréchaux Ney et Mortier, traversent Dresde en criant : *Vive l'empereur!* impatientes de se mesurer avec l'ennemi. En même temps Murat reçoit l'ordre de charger avec toute sa cavalerie dans la plaine de Friedrichsstadt. La scène changea en un instant : deux divisions de la jeune garde, s'élançant impétueusement par les portes de Ziegel et de Pilnitz, se précipitèrent comme des torrents sur les Prussiens et les Russes, qui plièrent aussitôt sous ce choc irrésistible. Au même moment, le général Teste, sortant avec une brigade d'infanterie par la porte de Freyberg, s'emparait du village de Klein-Hambourg, tandis que Murat, se déployant à notre droite avec 12,000 cavaliers, chassait les Autrichiens de la plaine de Friedrichsstadt et les forçait à regagner les hauteurs. Les alliés, reconnaissant à ces coups la main vigoureuse de Napoléon, prirent alors le parti de la retraite, laissant 3 ou 4,000 hommes, tant tués que blessés, sur le champ de bataille, et nous abandonnant 2,000 prisonniers. Telle fut l'issue de cette première journée, qui en fit présager une plus brillante encore pour le lendemain. L'empereur n'avait cependant pas plus de 120,000 hommes à opposer à 200,000.